

D'UN CORPS A L'AUTRE DANS L'ACCOMPAGNEMENT

Danielle Michaux
Psychologue clinicienne et formatrice

Egalement neurolinguiste et formatrice à l'Ecole Belge de la Pratique
Psychomotrice Aucouturier.

Avec mes plus sincères remerciements à l'équipe de la Maison de Repos Le
Grand Pré à Wépion.

« Elle décline » murmure pudiquement l'infirmière, qui rajoute après un moment d'hésitation qui vise peut-être à me ménager « Cette fois, elle ne remontra pas la pente ».

La vie de Me W. se termine, en douceur... son souffle s'amenuise, se fait si léger ; ses gestes frôlent de plus en plus l'immobilité. Avec résignation elle disait - très rarement car elle n'aimait pas se plaindre - que le temps se faisait long à 104 ans.

Lorsque je lui rends visite samedi, elle émerge encore par moment de son univers intérieur, au travers d'un regard un peu voilé, d'un faible oui lorsque je lui demande si elle veut du café. Est-ce un vrai désir, ou un automatisme né des acquiescements quotidiens à la proposition ? Je ne le saurai jamais, ne peux qu'humidifier ses lèvres d'un parfum caféiné, car elle s'exposerait à une fausse déglutition si je me risquais à plus. Je m'autorise à deviner que la lointaine sensation doit quand même lui être agréable.

Ma main se pose sur la peau diaphane de son bras droit. Je retiens un peu le poids de ma main car je crois sentir qu'elle lui paraît extrêmement lourde cette main étrangère. Le contact au corps de l'autre est-il encore de la même tessiture lorsqu'on a la peau aussi fine, lorsque la peau à peau est presque devenu un peau à os ? J'esquisse toutefois une caresse, Me W. gémit très faiblement, une secousse miniature m'indique un désir de retrait ; peut-être une sensation d'arrachement de sa fragile enveloppe charnelle, de déchirement, de brûlure ? Je reste à côté d'elle, tout près, sans plus la toucher. Elle s'apaise, semble se tourner vers un ailleurs intérieur. Après un long moment, je lui fredonne à l'oreille Le Temps des Cerises, chanson qu'elle aimait tant et fruit qu'elle portait coquinement à l'oreille quand elle était jeune. Est-ce pour elle ou pour moi que je chantonne ?

Dimanche, on a mis Me W. sous morphine car elle a trop souffert pendant sa toilette. Elle n'émerge plus de son « ailleurs intérieur ». Elle n'est pas

croyante, on peut pourtant facilement l'imaginer présente à quelque chose d'autre que ce monde, elle semble si intensément sereine. Je m'assieds à la tête de son lit, ma main détendue entoure sa chevelure d'un halo de présence. Nous restons dans une parfaite immobilité si ce n'est le rythme si différent de nos souffles. Peut-être que la sensation d'une présence légèrement distante mais enveloppante à la tête lui donne-t-elle un sentiment d'apaisement ? J'aimerais bien pouvoir auréoler ainsi tout son corps, il me semble qu'ainsi elle serait mieux accompagnée au loin.

Me W. décèdera le lendemain. Lorsque le cercueil de Me W. quittera la Maison de Repos, les membres du personnel formeront pour elle une haie d'honneur en s'alignant de part et d'autre du long couloir, une enveloppe humaine droite, silencieuse et empathique. Cette simple disposition spatiale contenant la marche créera une émotion très vive et difficilement qualifiable au sein du cortège funèbre.

Lorsqu'il s'agit de mettre par écrit ces quelques moments, la frontière entre ce qui se dit en mots et ce qui se dit en acte, dialogue verbal ou corporel, devient parfois tellement floue qu'elle suscite alors un questionnement quasi insoluble sur le bien-fondé des guillemets dans le texte : Me W. dit-elle « non » à ma caresse, ou fait-elle non de son bras ? Dit-elle « oui » à mon enveloppement ou y acquiesce-t-elle par un abandon à la sensation de bien-être ? Ou est-ce finalement le même langage, et avec quelle ponctuation le retranscrire alors ?

De quelle(s) nature(s) est ce lent ballet qui s'installe entre nous ? A quelles règles obéit-il ?

Peut-on l'appréhender à partir d'une conception analytique telle que nous la proposons à Cancer et Psychologie ? Et si oui, au-delà de la spontanéité bienveillante propre à chacun, quelle voie d'accès pouvons-nous lui offrir dans une perspective plus professionnelle, celle d'une formation, d'une sensibilisation ?

Quelques appuis épistémologiques

Un terrain vaste et délicat s'ouvre ainsi, car le corps, lorsqu'il n'est pas pensé mais acté, n'exhale-t-il pas encore et toujours un parfum de scandale, scandale lié en l'occurrence à la violence de l'agir ?

Parmi les courants conceptuels qui nous ont permis de cheminer dans l'idée d'un dialogue corporel opérant selon une dialectique en deçà des représentations de mots nous en évoquerons deux.

Le premier nous est ouvert par les recherches actuelles dans le domaine du **tout premier développement psychique du bébé**, et l'affirmation aujourd'hui incontestée de son double ancrage à la fois dans le corporel et le relationnel. A l'instar d'une lente réaction chimique qui transforme la matière en gaz, la pensée corporelle va subir une transsubstantiation, une transformation progressive de sa nature : elle va se psychiser. Dans ce processus, le rôle du mouvement en tant véhicule de la pulsionnalité est fondamental. Le mouvement dirigé vers l'autre n'est pas le simple reflet d'une pensée naissante, il est en soi pensée et langage originaires.

Le bébé commence à penser et à parler par son corps en interaction à celui de sa mère. Au travers d'une sensorialité et d'une gestualité bien à elle, empreinte de son tonus et de sa motricité, la mère va imprimer un « style narratif » propre à la dyade, que l'enfant va s'approprier. C'est une danse improvisée entre la mère et l'enfant. Les mouvements s'enchaînent et se répondent sur une musique encore dépouillée de mots. Point n'est besoin entre eux de juxtaposer un récit pour percevoir et anticiper les liens. Tout est de l'ordre de l'empathie maternelle primaire, dans l'intuition sensorielle et motrice, du désir, du plaisir ou de la souffrance des corps.

En prenant de manière stable son bébé dans ses bras, sa mère lui offre un contenant physique, sensoriel et tonicomoteur, rassurant qui va se muer en une enveloppe psychique et lui donner ainsi une première identité clairement différenciée. Le Moi corporel est le précurseur du Moi psychique.

Inscrites en tant que potentialités dans les circuits neuronaux en train de se structurer, les traces d'interactions sensorimotrices rassurantes vont pouvoir être réactivées par le bébé en situation de manque et d'angoisse. Ces illusions ainsi générées lui permettent de se satisfaire momentanément.

Nées de l'interaction corporelle mère-enfant, ces images motrices, ces fantasmes d'action (B. Aucouturier) en perpétuelle tension avec la réalité de l'interaction, se révèlent comme les prémices à l'intégration du dialogue verbal.

Le continuum entre corps et psychisme s'exprime peut-être le plus précisément dans cette étrange modalité langagière qu'est l'équation symbolique, quand le mot a encore valeur d'objet réel pour l'enfant.

Grâce entre autres à B. Golse, nous saisissons aussi l'étroite articulation entre le dialogue des corps au sein de la dyade mère-enfant et la genèse du langage verbal. La prosodie, le timbre, le ton et l'intensité, le rythme,

le débit, les silences... de la parole sont autant de variations toniques et motrices du corps, manifestations d'un enchaînement de données purement organiques correspondant à de subtils états de détente ou de tension émotionnelles. La voix, c'est le corps qui actualise une émotion profonde au sein de la relation. Le bébé va pleinement y résonner. Ainsi corps, voix et musique l'introduisent au sens verbal du discours. Comme à l'écoute d'un opéra en langue étrangère, il n'arrivera à en extraire le sens verbal que très progressivement, par tâtonnements répétés dans l'appréhension et le réajustement constant du sens des mots, par confrontations successives à la réalité

Ainsi donc, dans la pensée contemporaine du développement psychique, l'idée cartésienne d'un clivage inné entre le corps et l'esprit d'une part, celle d'une distinction fondamentale entre fonctionnement intra- et interpsychique d'autre part, cède la place à la conception d'une continuité de l'interaction des corps à celle de l'esprit, ainsi qu'à son intériorisation progressive dans le psychisme.

Cette continuité permet de supposer une certaine réversibilité aux modes de dialogue, l'accès au langage verbal quoique fondamental car propre à l'humain, ne constituerait pas un saut communicationnel définitif.

Un autre courant épistémologique nous invite à nous intéresser au corps à corps dans l'accompagnement, celui de **la psychanalyse des adultes**, en particulier la prise en compte des manifestations dites « limites », quand, en deçà du matériel verbal plus élaboré, c'est l'agir qui se met à parler dans la cure. L'agir comme mise en acte, comme décharge pulsionnelle, comme manifestations corporelles motrices qui participent à la communication infraverbale (J. Godfrind-Haber et M. Haber). Celui-ci malmène l'outil traditionnel de l'analyste, le confronte à ses limites, et suscite par-là un questionnement fécond sur ce « réseau de communication souterraine » que constitue cette relation transféro-contre-transférentielle en deçà des mots : « Analysant et analystes instaurent à travers le corps et ses expressions motrices, verbales, sensorielles, une *communication infraverbale inconsciente* (...). Il reviendra à l'analyste de tenter d'apprécier autant que faire se peut cette part de *participation inconsciente au travail symbolisant à partir de l'échange corporel*. » (J. Godfrind).

Ce dialogue sans mots, où s'enchaînent dans une dialectique encore peu explorée sensations, perceptions, mouvements, actions et émotions, éventuellement doublé d'une interprétation, ne prendrait-il pas racine et sens en même temps, dans l'histoire interactionnelle originaire, corporelle et inconsciente, de chaque enfant à sa mère ?

Nous pensons que ces deux types de communication à jamais unis par un lien indéfectible de filiation continuent bien à coexister tout au long de la vie.

Le dialogue infraverbal, encore très manifeste chez certains, devenu plus latent voire inconscient pour les autres, pourrait avoir tendance à reprendre l'avant-scène dans les situations de confrontation extrême à la souffrance, à l'angoisse, à la maladie grave et à la mort.

Vivre le dialogue d'un corps à l'autre

L'échange avec Me W. ne relèverait-il pas ainsi, à certains moments, de ce tout premier mode de relation antérieur à l'avènement du langage verbal ?

Lorsqu'elle indique de la bouche un oui au café, c'est un oui bien connu, le oui d'avant, maintes fois répété, mémorisé, rejailli à la conscience de par l'automatisme du contexte quotidien. Mais bien vite il s'avère peu fondé, il cède au repli. Lui offrir alors une saveur, un parfum, plus légers à incorporer. Je me laisse aller à imaginer qu'ils lui sont agréables, ils résonnent dans une immobilité et un silence approbateurs. Rien ne me le confirme cependant ; c'est moi qui tente de donner un sens, de contenir psychiquement nos deux vécus.

Un côté ténu s'impose dans notre relation, tout s'amenuise pour moi, tout se miniaturise car tout lui semble si grand et si intrusif ; on est dans une autre échelle d'espace ; les déplacements se mesurent en millimètres. Le temps s'enfoncé, je ne le sens plus passer, comme absorbée par la densité émotionnelle. A la longue poids de ma main lui paraît une tonne probablement, ma caresse semble lui faire mal, peut-être la brûler ou la menacer de dislocation. Face à une telle évidence, j'arrête. Pourquoi de tels fantasmes ? Sont-ils bien en lien avec le vécu de Me W. Si on ne peut affirmer que oui, on ne peut non plus dire non. Silence immobile, immobilité silencieuse. Le désir émerge après un long moment d'agir à nouveau la relation, sans plus lui faire mal. Je n'ai aucune envie de paroles, Me W. est bien loin du contenu sémantique du Temps des Cerises, juste fredonner comme pour l'envelopper d'une voix douce et solide, d'une mélodie connue et aimée, comme pour la bercer. Je sais qu'elle l'apprécie car elle ne bouge pas, parfois elle ouvre un œil et me regarde, loin et pourtant bien présente.

Le lendemain, elle s'est éloignée davantage dans son ailleurs intérieur, la morphine l'y aide en la soulageant. Ce désir de la contenir continue à s'imposer à moi, mais ma voix ne l'atteindra plus. La toucher va la blesser, peut-être, sûrement, elle me l'a dit la veille. J'entoure sa chevelure, sans lui toucher la tête, d'un halo de présence, tellement légère, tellement réelle pourtant dans une proximité de chaleur, et j'imagine l'auréoler entièrement pour la retenir, pour la rassembler, pour qu'elle reste entière et sereine quand elle s'en ira.

La réalité sensorielle et motrice, mon imaginaire et ma pensée ne font qu'un. A certains moments, la différenciation entre Me W. et moi, s'estompe, il m'est impossible de déterminer qui de nous deux initie les gestes, les images. Nous sommes en symbiose. Nous sommes ramenées à un mode de relation très proche de la toute première relation mère-enfant, dont les protagonistes sont pourtant bien différents, et le sens aussi : la mère accompagne son enfant vers la vie, j'accompagne Me W. vers la mort.

La haie d'honneur du personnel soignant n'a pas seulement touché ses proches par la solennité de l'hommage ainsi rendu, par le respect dont il témoigne à la fois pour Me W. et pour la douleur de ses proches. C'est aussi et surtout une expérience physique très intense d'enveloppe humaine, faite de corps et de regards solides et empathiques, pour contenir la fuite des idées, la perte des repères d'espace et de temps, l'égarement de la souffrance.

Une autre illustration de cet échange infraverbal en situation extrême nous est donnée par Naomé, jeune femme africaine de 23 ans. Arrivée en Belgique avec le projet familial d'épouser un cousin éloigné qui s'est révélé un homme abusif et violent, elle s'est alors réfugiée dans une maison d'accueil pour femmes et envisage d'entamer une formation professionnelle. Elle ne s'autorise pas à retourner au pays car la famille compte sur son soutien financier, surtout pour soigner sa mère gravement malade. Celle-ci décède quelques semaines après son arrivée. Je sais que des sentiments complexes et violents vont envahir Naomé, la tristesse, la culpabilité d'avoir échoué dans le projet de vie en Belgique, d'avoir préféré son bonheur personnel à celui de ses proches... C'est moi qui viens lui annoncer, un jour gris ; mes mots, que j'ai oubliés, sont le plus doux possibles, ma voix bien présente même dans le silence la contient. Je suis là, intensément, proche, c'est tout. Le choc l'immobilise au milieu de la pièce, puis elle s'affaisse imperceptiblement, le temps de la soutenir vers son lit. Nous sommes assises côte à côte, son corps se met très lentement à se balancer d'avant en arrière, elle entame un cri qui s'amplifie peu à peu pour résonner bientôt dans toute la maison, un cri ininterrompu, une expiration des tréfonds de son ventre. Son regard se brouille, elle se balance de plus en plus vite, de plus en plus fort. Je l'entoure de mon bras et l'accompagne dans son mouvement, un peu en retard sur elle, un peu moins amplement ; je la serre suffisamment pour qu'elle se sente contenue, pas retenue, ou seulement un peu. Cela va durer longtemps, jusqu'au soir. Le cri va diminuer en intensité, le mouvement va se restreindre progressivement jusqu'à l'immobilité. Elle inspire à nouveau plus librement. Elle se calme comme si ce premier jet de souffrance s'était épuisé dans la décharge. Nous retrouvons les mots.

Lorsque Naomé prend conscience du décès de sa mère, ses émotions l'envahissent jusqu'à la figer psychiquement et se déchargent progressivement dans son corps, dans le cri et le balancement qui exacerbent la sensation auditive et kinesthésique, seules garantes de la réalité (la vision s'est estompée). Je ne peux que lui offrir la permanence d'une enveloppe solide et souple à la fois, un deuxième Moi-Peau (D.Anzieu) tangible et malléable dont la fonctionnalité va suppléer momentanément à la déficience du sien.

Il est ainsi des situations où le corps retrouve préséance sur les mots. D'autres où il se manifeste davantage pour les appuyer et leur donner « corps », soulignant une présence, une proximité, un acquiescement, un mouvement d'empathie ou d'éloignement...

Comment ouvrir au dialogue corporel ?

Qu'il soit verbal ou corporel, l'accompagnement ne fait qu'un. Dans notre formation « Un geste qui touche » nous visons donc avant tout comme dans une approche verbale à mobiliser en chacun une mise en mouvement, un questionnement, un désir d'aller plus loin sans jamais avoir l'illusion d'avoir atteint une certitude. C'est dans l'ajustement à l'autre, inconnu et imprévisible, qu'on accompagne. Le travail vise donc essentiellement à proposer une ouverture relationnelle ; il tente de mettre en place et en mouvement l'appropriation d'un processus d'autoformation qui respecte la singularité de chacun.

Nous insistons, c'est bien d'un corps en dialogue qu'il s'agit, dialogue tonicoémotionnel entre deux personnes où s'actualise le style narratif de chacun, son « expressivité tonicoémotionnelle » issue de son histoire relationnelle du début, du tout premier dialogue mère-enfant.

Un travail sur l'accompagnement à la relation corporelle mobilise un engagement dans la réalité du corps vécu en relation à l'autre, aux autres. A cette fin la psychomotricité relationnelle, et plus particulièrement la Pratique Psychomotrice de B.Aucouturier (PPA) nous est apparue un outil extrêmement intéressant. A cette différence près qu'elle s'adresse généralement aux enfants, la PPA traite de manière centrale du dialogue tonicoémotionnel. Il ne s'agit pas ici de mobiliser le corps dans la représentation d'un discours verbal, d'un jeu théâtral ou culturel, mais à

un niveau plus profond de construction d'une identité corporelle différenciée de l'autre. A cet égard, un travail de lâcher-prise peut s'avérer nécessaire.

Les deux journées de sensibilisation se centrent sur la découverte progressive de sa propre expressivité tonicoémotionnelle, de celle de l'autre et de l'ajustement mutuel, et ceci au travers de différentes propositions de situations :

Comment est-ce que je me sens dans mon propre corps ? Quelles sont les zones de plaisir, de déplaisir, les pleins et les vides, les points aveugles, les postures et les mouvements qui me sont habituels, qui me sont chers, qui me font hésiter, les rythmes qui m'habitent, ceux que jusqu'ici j'ignorais...

Comment est-ce que je vis l'espace, comment est-ce que je me l'approprie et est-ce que je m'y engage ? Quel est celui qui me rassure, celui qui me déstabilise, que je cherche ou que j'évite ? Quelle est ma bulle, à partir de quelle distance est-ce que je ressens l'intrusion ?...

Comment est-ce que je vis le temps, l'alternance des rythmes ? Est-ce la lenteur ou la vitesse qui me convient ? L'anticipation ou l'imprévu de la rencontre ?

Quelle est ma relation au corps de l'autre ? Comment m'ajuster à sa position, à son tonus, à son mouvement ? Comment l'envelopper au plus juste ? Comment l'accompagner sans le précéder ? Comment comprendre dans notre corps à corps ses désirs, ses attentes, ce qui l'insupporte ? Ce qui lui est propre et ce qui peut-être n'appartient qu'à moi ? Quels indices corporels me donne-t-il de son bien-être, de son mal-être ? ...

Nous explorerons aussi notre voix comme expression privilégiée du corps et de sa capacité à accueillir l'autre, à l'envelopper et à l'accompagner en deçà des mots.

Les ressentis et les questions amenées par le vécu global, synthétique, des situations sont infinis et complexes. Chacun émerge par des voies singulières qui constitueront le fil conducteur des contenus abordés. L'imaginaire délie parfois l'ouverture au corps réel.

Les éléments conscients, préconscients et inconscients se mêlent. C'est en acceptant de renouer avec leur histoire relationnelle corporelle pour mieux en saisir certains éléments actuels que les participants arriveront à s'en décentrer, à mieux les contenir face à l'autre. Ils tenteront de se dégager de la répétition d'un discours personnel et de mieux accompagner ainsi l'Autre dans ce qu'il a à leur dire de plus intime et originaire. Ils entament un chemin d'émancipation de leur implication projective sensorimotrice et fantasmatique.

Ils pourront aussi s'ils le souhaitent tenter d'établir des liens avec leur histoire. Qu'est-ce que mon vécu corporel actuel réactualise de mon

interaction précoce ? De quelle histoire mes réactions toniques et motrices rendent-elles compte ? De quelle personne intériorisée ? A cet égard les représentations plastiques spontanées (dessin, modelage...) sont souvent dans un premier temps plus à même à traiter le matériel corporel que le discours verbal mieux contrôlé.

Je terminerai par un point essentiel : ce travail qui implique chacun dans son corps en lien avec les autres et avec son histoire la plus profonde n'est envisageable que dans **un climat maximal de sécurité affective au sein du groupe ; nous avancerons pas à pas, dans le respect des limites de chacun et dans le plaisir qui permet d'aller plus loin.**

Danielle Michaux
Psychologue clinicienne - Formatrice

-
- B. Aucouturier, La méthode Aucouturier, de boeck, 2005
 - L. Balestrière, J. Godfrind, J.-P. Lebrun, P. Malengreau, Ce qui est opérant dans la cure, érès, 2008
 - J. Godfrind-Haber, M. Haber, L'expérience agie partagée dans la Revue Française de Psychanalyse, n° 5 Transformations psychiques, 2002
 - B. Golse Du corps à la pensée, PUF, 2001
 - A. Lapierre, B. Aucouturier, La symbolique du mouvement, épi, 1975